

Chapitre 2. Les deux principes du jugement moral et de l'action morale

[1] « Quelques soient les autres passions qui peuvent nous agiter, orgueil, ambition, avarice, curiosité, vengeance ou luxure, leur âme ou leur principe animateur, c'est la sympathie ; elles perdraient même toute force si nous devions nous dégager entièrement des pensées et des sentiments des autres. » (Hume, *Traité de la nature humaine* II, 2, 5, p. 201)

[2] « Les passions sont si contagieuses qu'elles passent avec la plus grande facilité d'une personne à une autre et produisent des mouvements correspondants dans tous les cœurs humains » (Hume, *Traité de la nature humaine* III, 3, 3, p. 231)

[3] « Nulle qualité n'est plus remarquable dans la nature humaine (...) que notre propension à sympathiser avec les autres et à recevoir par communication leurs inclinations et leurs sentiments, fussent-ils différents des nôtres, voire contraires aux nôtres. » (Hume, *Traité de la nature humaine* II, 1, 11, p. 146)

[4] « Les esprits de tous les hommes sont semblables quant à leurs sentiments et à leurs opérations, et il n'y a pas d'inclination ressentie par un homme qui ne puisse également affecter tous les autres à un certain degré. De même que, pour des cordes également tendues, le mouvement de l'une se communique aux autres, ainsi toutes les inclinations passent aisément d'une personne à une autre et engendrent des mouvements correspondants chez toutes les créatures humaines. » (Hume, *Traité de la nature humaine* III, 3, 1, p. 197)

[5] « si nous considérons l'esprit humain, nous observerons que, pour ce qui est des passions, il n'est pas de la nature d'un instrument à vent, qui, tandis qu'on en parcourt les touches, laisse retomber le son dès que l'on cesse de souffler ; il ressemble plutôt à un instrument à cordes qui, à chaque attaque, en conserve les vibrations encore quelque temps, pendant que le son décline par degrés insensibles » (Hume, *Traité de la nature humaine* II, 3, 9, p. 291-292)

[6] « La sympathie est la conversion d'une idée en une impression » (Hume, *Traité de la nature humaine* III, 3, 2, p. 219)

[7] « Quand je vois les *effets* de la passion dans la voix et l'attitude d'une personne, mon esprit passe immédiatement de ces effets à leurs causes et il forme une idée tellement vive de la passion qu'elle se convertit bientôt en la passion elle-même. De même, quand je perçois les *causes* d'une émotion quelconque, mon esprit se porte sur les effets, et se trouve agité d'une émotion semblable. Si j'assistais à n'importe laquelle des opérations chirurgicales les plus terribles, il est certain qu'avant même qu'elle commençât, la préparation des instruments, l'exposition ordonnée des bandages, la chauffe des fers, augmentées de tous les signes de l'anxiété et de l'inquiétude du patient et des assistants, auraient grand effet sur mon esprit et mettraient en émoi les sentiments les plus forts de pitié et de terreur. Chez autrui, nulle passion ne se découvre immédiatement à l'esprit. Nous ne sommes conscients que de ses causes et de ses effets. C'est à partir d'*eux* que nous inférons la passion et, par conséquent, ce sont *eux* qui font naître notre sympathie. » (Hume, *Traité de la nature humaine* III, 3, 1, p. 197-198)

[8] « l'idée de notre moi est toujours intimement présente et apporte un degré sensible de vivacité à l'idée de tout autre objet auquel nous sommes reliés. Cette idée vive se transforme par degrés en une impression réelle » (Hume, *Traité de la nature humaine* II, 4, p. 191)

[9] « La notion de morale implique un sentiment commun à tous les hommes, qui recommande les mêmes objets à l'approbation générale et qui fait que la plupart des hommes, sinon, tous, se rejoignent à leur sujet dans la même opinion ou dans la même décision. Elle implique aussi un sentiment assez universel et vaste pour s'étendre à toute l'humanité et pour faire des actions et de la conduite des hommes, mêmes les plus éloignées de nous, un objet d'éloge ou de censure, selon qu'elles s'accordent ou non à la règle établie du droit. Ces deux circonstances qui sont nécessaires ne se trouvent que dans le sentiment d'humanité sur lequel nous insistons ici. » (Hume, *Enquête sur les principes de la morale*, 9, p. 130)

[10] « c'est donc ce principe qui nous conduit assez loin de nous-même pour nous donner le même plaisir ou le même désagrément devant le caractère d'autrui que s'il tendait à notre avantage personnel ou à nous être préjudiciable » (Hume, *Traité de la nature humaine* III, 3, 1, p. 201)

[11] Hume, *Traité de la nature humaine* III, 3, 1, p. 203-205 ; p. 214.

Notre situation à l'égard des personnes et des objets varie continuellement, et il se peut qu'un homme qui se trouve loin de nous devienne, en peu de temps, une relation familière. En outre, chaque homme particulier occupe une position singulière à l'égard des autres hommes, et il est impossible que nous puissions jamais converser ensemble en des termes raisonnables, si

chacun de nous considère les personnes et les caractères uniquement tels qu'ils apparaissent de son point de vue singulier. Par conséquent, afin de prévenir ces contradictions continuelles et de parvenir à un jugement des choses qui soit plus stable, nous choisissons des points de vue fermes et généraux et, dans nos pensées, nous nous y plaçons toujours, quelque puisse être notre situation présente. D'une manière semblable, la beauté extérieure est uniquement déterminée par le plaisir, et il est évident qu'un beau visage ne peut donner, quand il est vu à vingt pas de distance, autant de plaisir que s'il est plus près de nous. Nous ne disons pas, toutefois, qu'il nous paraît moins beau, parce que nous savons quel sera son effet dans une telle position et que nous corrigeons, par cette réflexion, son apparence momentanée.

En général, tous les sentiments de blâme ou de louange sont variables, selon notre situation de proximité ou d'éloignement à l'égard de la personne que nous louons ou blâmons, et selon la disposition actuelle de notre esprit. Nous ne prenons cependant pas en considération ces variations dans nos décisions générales, mais nous appliquons toujours les termes qui expriment notre affection ou notre antipathie, de la même manière que si nous conservions un seul point de vue. L'expérience nous enseigne tôt cette méthode de correction de nos sentiments, ou, tout au moins, de correction de notre langage, quand les sentiments sont plus opiniâtres et plus inaltérables. Notre serviteur, s'il est diligent et fidèle, peut éveiller des sentiments d'amour et de bonté plus forts que *Marcus Brutus*, tel que l'histoire le représente, mais, pour la raison donnée, nous ne disons pas que le premier est plus louable que le second. Nous savons que si nous avions approché d'aussi près ce chef renommé, il aurait provoqué un degré plus élevé d'affection et d'admiration. De telles corrections sont courantes pour tous nos sens, et en vérité, il serait impossible que nous puissions jamais employer le langage ou communiquer nos sentiments l'un à l'autre, si nous ne

corrigeons les apparences momentanées des choses et si nous ne négligeons notre situation actuelle.

Ainsi, pour faire une revue générale de l'hypothèse présente, on nomme vertueuse chaque qualité de l'esprit qui procure du plaisir par sa seule contemplation, de même que l'on appelle vicieuse chaque qualité qui produit de la douleur. Ce plaisir et cette douleur peuvent provenir de quatre sources différentes. En effet, nous prenons du plaisir à voir un caractère naturellement à même d'être utile aux autres ou à la personne, ou un caractère agréable aux autres ou à la personne. Il est possible que l'on s'étonne qu'au milieu de tous ces intérêts et de tous ces plaisirs, nous omettions les nôtres, qui nous touchent de si près dans toutes les autres occasions. Mais nous nous persuaderons aisément sur ce point en considérant que, puisque le plaisir et l'intérêt sont différents pour chaque personne particulière, il est impossible que les hommes puissent jamais s'accorder quant à leurs sentiments et à leurs jugements, à moins qu'ils ne choisissent un point de vue commun, d'où ils puissent contempler leur objet et qui puisse le faire paraître identique pour tous les hommes. Or, quand on juge des caractères, le seul intérêt, le seul plaisir qui paraît identique à chaque spectateur est celui de la personne dont on examine le caractère, ou celui des personnes qui sont en lien avec elle. Et, bien que de tels intérêts et de tels plaisirs nous touchent plus faiblement que les nôtres, pourtant, parce qu'ils sont plus constants et plus universels, ils contre-balancent, même dans la pratique, notre intérêt et notre plaisir, et ils sont les seuls que la spéculation reçoit comme critères de la vertu et de la moralité. Eux seuls produisent cette impression ou ce sentiment particuliers dont dépendent les distinctions morales.

[12] « Le jugement vient ici corriger l'inégalité de nos émotions et de nos perceptions internes, tout comme il nous préserve de l'erreur dans les multiples variations des images qui se présentent à nos sens externes. Le même objet, vu à une distance double, projette sur l'œil une image qui est en réalité moindre de moitié ; et cependant, nous imaginons qu'il apparaît de la même taille dans les deux situations, parce que nous savons que si nous nous en approchons, son image s'agrandira sur notre œil et que la différence ne tient pas à l'objet lui-même, mais à notre position par rapport à lui. Et en vérité, si les apparences n'étaient ainsi corrigées dans le sentiment, tant interne qu'externe, les hommes ne pourraient jamais penser ni parler sur aucun sujet avec assez de fermeté, les changements incessants que connaît leur situation produisant une continuelle variation dans les objets et les plaçant sous des jours et dans des positions à ce point différentes et contraires. » (Hume, *Enquête sur les principes de la morale* 5, p. 93-94)

[13] « Il faut alors qu'il se détache de sa situation personnelle et particulière, et qu'il choisisse un point de vue qui lui soit commun avec les autres ; il faut qu'il mette en mouvement quelque principe universel de la constitution humaine et qu'il touche une corde qui vibre à l'unisson dans tous les cœurs. S'il veut donc faire savoir que cet individu a des qualités dont l'influence est funeste à la société, c'est qu'il a choisi ce point de vue commun et touché ce principe d'humanité qui se retrouve en tout homme à quelque degré » (Hume, *Enquête sur les principes de la morale* 9, p. 130)

[14] « Nous prenons naturellement plaisir à nous rappeler les dernières paroles d'un ami et à exécuter ses dernières volontés. La solennité de l'événement impressionne profondément l'esprit. En outre, c'est comme si nous nous immiscions dans son cadavre et concevions ce que nos âmes de vivants ressentiraient si elles étaient jointes à ce corps et combien nous serions désespérés de voir que nos dernières volontés ne sont pas exécutées. De tels sentiments ont naturellement porté les hommes à étendre la propriété un peu au-delà du temps de vie d'un individu. Cela paraît avoir été le fondement de la succession testamentaire. C'était une sorte d'impiété de négliger le désir du père, bien qu'il ne fût pas injuste de priver l'héritier de la succession quand il n'y avait pas de loi établie en sa faveur et quand l'exil avait rompu toute espérance raisonnable d'héritage. On conçoit qu'une injustice est commise à l'encontre du défunt quand nous entrons dans les sentiments qu'il éprouverait s'il revenait à la vie. » (Smith, *Lectures on Jurisprudence*, Clarendon Press, 1978, p. 466-467 ; cité par J.-P. Cléro, dans *Le sens moral*, dir. L. Jaffro, p. 107-108).

[15] « Quand une affection s'infuse par sympathie, elle est d'abord connue par ses effets et par les signes extérieurs qui, dans l'attitude et la conversation, en transmettent une idée. Cette idée se convertit sur le champ en une impression et elle acquiert un degré de force et de vivacité tel qu'elle se transforme dans la passion elle-même et produit une émotion *égale* à une affection originelle » (Hume, *Traité de la nature humaine* II, 1, 11, p. 147, je souligne).

[16] « I am told that you are preparing a new Edition, and propose to make some Additions and Alterations, in order to obviate Objections. (...) I wish you had more particularly and fully prov'd, that all kinds of Sympathy are necessarily Agreeable. This is the Hinge of your System, and yet you only mention the Matter cursorily in p. 20 [I.i.2.6]. Now it woud appear that there is a disagreeable Sympathy, as well as an agreeable. And indeed, as the Sympathetic Passion is a reflex Image of the principal, it must partake of its Qualities, and be painful where that is so. Indeed, when we converse with a man with whom we can entirely sympathize, that is, where there is a warm and intimate friendship, the cordial openness of such a commerce overpowers the pain of a disagreeable sympathy, and renders the whole movement agreeable. But in ordinary cases, this cannot have place. An ill-humored fellow ; a man tir'd and disgusted with every thing, always *ennuié* ; sickly, complaining, embarass'd ; such a one throws an evident damp on company, which I suppose wou'd be accounted for by sympathy ; and yet is disagreeable. It is always thought a difficult Problem to account for the Pleasure, receivd from the Tears and Grief and Sympathy of Tragedy; which woud not be the Case, if all Sympathy was agreeable. An Hospital woud be a more entertaining Place than a Ball. I am afraid that in p. 99 and 111 [I.ii.5.4 and I.iii.1.9] this Proposition has escapd you, or rather is interwove with your Reasonings in that place. You say expressly, it is painful to go along with Grief and we always enter into it with Reluctance. It will probably be requisite for you to modify or explain this Sentiment, and reconcile it to your System. » (Hume, Letter 36, 28 July 1759, three months after the publication of the first edition of *The Theory of Moral Sentiments*. In J. Y. T. Greig, ed. *The Letters of David Hume* (Oxford, 1931), vol. I, p. 313)

[16] « Ce trait est encore plus saillant chez l'homme qui, de toutes les créatures de l'univers, désire le plus ardemment la société et se trouve doté en sa faveur des meilleures dispositions. Nous ne pouvons former aucun souhait qui ne fasse référence à la société. Il n'est peut-être pas possible d'endurer un châtement plus pénible qu'un isolement complet. Tout plaisir devient languissant quand on en jouit hors de toute compagnie ; et toute peine devient alors plus cruelle et plus intolérable. Quelles que soient les autres passions qui peuvent nous agiter, orgueil, ambition, avarice, curiosité, vengeance ou luxure, leur âme ou leur principe animateur, c'est la sympathie ; elles perdraient même toute force si nous devions nous dégager entièrement des pensées et des sentiments des autres. Que tous les pouvoirs et les éléments de la nature conspirent à ne servir qu'un homme et à lui obéir exclusivement ; que le soleil se lève et se couche à son commandement ; que l'océan et les fleuves roulent leurs flots à sa guise ; que la terre fournisse spontanément tout ce qui peut lui être utile et agréable : il n'en restera pas moins misérable tant que vous ne lui donnerez pas l'occasion de partager son bonheur, ne serait-ce qu'avec une personne dont l'estime et l'amitié lui fassent plaisir. » (Hume, *Traité de la nature humaine* II, 2, 5, p. 201-202)

Nous pouvons remarquer en général que les esprits des hommes sont des miroirs les uns pour les autres, non seulement parce que chacun d'eux réfléchit les émotions des autres, mais aussi parce que ces rayons de passions, de sentiments et d'opinions peuvent être renvoyés plusieurs fois et s'atténuer par degrés insensibles²⁵. Ainsi la projection sur le spectateur du plaisir qu'un riche reçoit de ses possessions cause chez celui-là un plaisir et une estime ; lesquels, perçus en retour par le propriétaire qui sympathise avec ces sentiments, accroissent le plaisir de ce dernier ; ce plaisir, réfléchi une fois de plus, devient à nouveau le fondement d'un plaisir et d'une estime chez le spectateur. Il y a sans doute une satisfaction originelle de la richesse qui provient du pouvoir qu'elle confère de jouir de tous les plaisirs de la vie ; et comme on tient là sa nature véritable et son essence propre, elle doit être la source première de toutes les passions qui naissent de ces plaisirs. L'une de ces passions les plus dignes de considération est celle de l'amour ou de l'estime des autres, qui provient donc d'une sympathie avec le plaisir du propriétaire. Mais le propriétaire tire aussi de ses richesses une satisfaction secondaire qui naît de l'amour ou de l'estime qu'il acquiert par leur moyen ; et cette satisfaction n'est rien qu'une réflexion seconde du plaisir originel dont il est le point de départ. Cette satisfaction secondaire ou cette vanité devient l'un des principaux titres par lesquels la richesse se recommande ; elle est la raison capitale qui nous la fait désirer pour nous-mêmes et estimer chez les autres. Nous nous trouvons ici encore devant un troisième rebondissement du plaisir originel ; après quoi, il devient difficile de distinguer les images et les réflexions, pour la raison qu'elles s'évanouissent et se confondent.

[17] Hume, *Traité de la nature humaine* II, 2, 5, p. 203-4204.

[18] « Si nous examinons toutes les hypothèses susceptibles d'expliquer pourquoi l'on a de la considération pour les riches et les puissants, nous n'en trouverons pas de suffisante qui ne la tire de l'agrément que communiquent au spectateur les images de la prospérité, du bonheur, du bien-être, de l'abondance, de l'autorité et du pouvoir de satisfaire ses désirs. Cet amour de soi que certains affectent de regarder comme la source de tout sentiment ne suffit manifestement pas à cet effet. Lorsqu'il n'y a ni bienveillance ni amitié, il paraît difficile de concevoir sur quoi fonder quelque espoir de tirer avantage des richesses d'autrui ; et pourtant nous avons un respect naturel pour les riches, avant même de savoir s'ils sont favorablement disposés à notre égard. (...) pour chercher des preuves de l'estime désintéressée que nous avons pour la richesse, il suffit d'observer avec un peu d'attention ce qui se passe dans la vie ordinaire et la conversation. Supposons qu'un homme, qui de lui-même dispose d'une honnête fortune, soit introduit dans une compagnie d'étrangers ; tout naturellement il leur donne des marques différentes de respect à mesure qu'il est informé de leur fortune et de leur rang respectif ; et pourtant il est impossible qu'en un aussi court instant il se propose – il s'y refuserait peut-être – d'en tirer un avantage pécuniaire. » (Hume, *Enquête sur les principes de la morale*, 6, 2, p. 107-108)

[19] « il ne reste rien qui ne puisse donner de l'estime pour le pouvoir et les richesses, du mépris pour la médiocrité de rang et la pauvreté, sinon le principe de *sympathie*, par lequel nous pénétrons les sentiments des riches et des pauvres et prenons part à leur plaisir et à leur gêne. Les richesses satisfont leur possesseur ; cette satisfaction se transmet au spectateur par l'imagination qui produit une idée ressemblant à l'impression originelle en force et en vivacité. Cette idée ou cette impression agréable est en connexion avec l'amour, qui est une passion agréable. Elle provient d'un être conscient et pensant, qui est l'objet même de l'amour. » (Hume, *Traité de la nature humaine*, II, 5, p. 200-201)